

Comptes rendus et débat

Le livre de Sylvain Auroux, La raison, le langage et les normes, est un ouvrage important pour toute la communauté des chercheurs attachée à la réflexion sur le langage. C'est pourquoi la rédaction de Langage et Société a décidé, d'une part, de publier les deux comptes rendus complémentaires proposés par Jacques Guilhaumou et Irina Vilkou-Pustovaïa ; et d'autre part, pour prolonger ce premier travail de mise en perspective, d'éditer un débat entre Sylvain Auroux, Jean-Claude Chevalier et les deux auteurs des comptes rendus.

Pour des raisons de cohérence nous avons regroupé l'ensemble dans une même rubrique Comptes rendus et débat. Des contraintes de place nous ont obligés à opérer des coupes dans les deux comptes rendus – réunis ici par la rédaction – et quelques coupures dans le débat.

La raison, le langage et les normes

Sylvain AUROUX

Paris, Presses universitaires de France, 1998, 337 pages, index

Les deux comptes rendus s'accordent sur les objectifs du livre : « une critique fouillée du rationalisme dans ses fondements linguistiques » et la constitution « des bases d'une nouvelle version de l'empirisme » que S. Auroux baptise "externalisme".

Irina Vilkou-Pustovaïa (désormais IVP) insiste sur la portée philosophique de l'externalisme et sur son ambition de synthèse même si les nouveaux apports ne sont pas négligeables : « On y retrouve, prises dans une autre problématique, des interrogations développées déjà dans la Philosophie du langage et ailleurs, portant sur les notions de règle, de norme, d'universaux linguistiques, d'éthique linguistique, des outils linguistiques et de l'hyperlangue ».

Jacques Guilhaumou (JG) ancre l'ouvrage de S. Auroux dans la linguistique : « Il ne s'agit pas à proprement parler d'un ouvrage de philosophie du langage, mais d'une investigation d'un linguiste soucieux d'unifier la réflexion sur les sciences du langage ».

IVP : La portée philosophique de l'externalisme

Posant l'*externalisme* comme philosophie qui « soutient le caractère originellement artificiel et externe de l'intelligence humaine », la réflexion de l'auteur comporte deux interrogations principales portant sur le langage et sur l'*analyse (le savoir) linguistique*. Quant au langage, SA reprend les thèses développées déjà dans *Philosophie du langage* et notamment celle du « caractère irréductiblement factuel du langage naturel » et, quant au savoir linguistique, il reprend la thèse de son « caractère empirique et technique », développée aussi dans

un ouvrage antérieur. En fait, le statut du langage, c'est-à-dire l'irréductible facticité du langage humain et le caractère empirique et normatif de la linguistique, seront pris par l'auteur comme "Pierre de touche" de son argumentation.

Ainsi, à contre-courant du rationalisme scientifique triomphant dans la pensée occidentale et contre « l'idée que le rationalisme est la seule théorie de la connaissance que validerait le développement scientifique contemporain » (4), ce livre défend l'empirisme tout en le redéfinissant : il faut ne pas confondre « une doctrine philosophique de la connaissance (l'empirisme) et l'ensemble des caractéristiques qui permettent d'attribuer le qualificatif d'"empirique" à une démarche cognitive » (23), « le "raisonnement empirique" en grammaire est donc une question de style et de statut disciplinaire » (176).

Sylvain Auroux remonte au début du XX^e siècle, là où la tradition rationaliste dans l'analyse linguistique s'affirme et nous montre la double origine philosophique du rationalisme, les théories pré-kantiennes de la connaissance et la philosophie transcendantale, au Moyen Âge, chez les Modistes et chez les Modernes où « se constitue un corps de doctrine fixant le noyau générateur des conceptions rationalistes en matière de langage... », (22), de même que chez de nombreux générativistes et rationalistes, ou plutôt chez les anti-empiristes de notre époque.

Il s'oppose au modèle dominant de science qu'est le prototype de la physique mathématique; c'est « l'activité scientifique telle qu'elle a lieu [...] qui doit être le véritable objet de l'épistémologie ou théorie de la science ». L'épistémologie doit être d'abord *descriptive* (l'histoire) et ensuite *normative* (« de la bonne science ou de la mauvaise science » (9 et s.).

Itinéraire conceptuel de l'externalisme

Les chapitres 2 et 3 concernent l'empirisme et la normativité de la linguistique et l'externalisme du langage humain. Dans le deuxième chapitre, l'auteur se penche sur le problème des taxinomies et classifications en linguistique, sur le statut et l'"empiricité" des manipulations linguistiques : test, exemple, règle, critère, pour aborder dans le troisième chapitre la thèse de l'externalisme.

Comment peut-on donc expliquer l'externalisme ?

Deux thèses explicites, celle du « caractère empirique de la linguistique » et celle qui reconnaît que « la linguistique est une science normative » viennent corroborer le contenu épistémologique de l'externalisme.

Une place centrale dans cette théorie néo-empiriste sera réservée à l'*hyperlangue*, catégorie ontologique de la langue (conçue comme réponse à la question : « qu'est-ce qui existe en matière de langage ? »), qui souligne que « [...] l'espace-temps, par rapport à l'intercommunication humaine n'est pas vide, il dispose d'une certaine structure que lui confèrent les objets et les sujets qui l'occupent. » (115). L'*hyperlangue* comme « réalité » est en dehors de l'incommensurabilité entre la *langue grammaticale* et la *langue empirique*, qui sont de l'ordre de l'imaginaire (113).

Essayons une interrogation spontanée sur le rapport entre l'*hyperlangue* d'Auroux et la *lalangue* de Milner, à laquelle on « accède par voie négative à partir des mots usuels – “langue”, “langage” [...] », (*L'amour de la langue* (23)), « [...] lalangue touche au réel », (*ibid.* : 28); entre ces deux notions – *hyperlangue* et *lalangue* – la distance philosophique est à chercher vraisemblablement dans des mondes parallèles, celui des “objets et des sujets” (Auroux : « la thèse de l'externalisme, c'est qu'il n'y a qu'un seul monde » (296)) et celui du Sujet (Milner : « pas de désignation univoque donc, pour le lieu des équivoques » (*op. cit.* : 21).

D'une façon générale, pris entre ce qu'il appelle le *paradoxe de Chomsky*, (270 et suiv.) et le *factum grammatical* de Milner (274), l'auteur fraie le chemin à un *modèle épistémologique intégrant la normativité*, à partir de l'hypothèse suivante, “très forte” : « Une grammaire, un dictionnaire et les autres objets de ce type, [...], sont des objets techniques qui prolongent le comportement “naturel” humain [...]. Les pratiques langagières observables ne sont pas les mêmes selon que dans une culture donnée existent ou non des outils linguistiques; elles varient également en fonction de la nature de ces outils » (265). La linguistique est donc une science normative (279), et elle comporte deux types d'engagement normatif : ontologique (véridictionnel) et normatif (sans valeur de vérité). La problématique des normes implique nécessairement celle des valeurs sociales et des usages “manipulateurs du langage”, bref de la pragmatique et, finalement, de ce que

l'auteur appelle « éthique linguistique, prise entre le *péché linguistique originel* (286, citation de R. Maula) et l'*éthique biologique* » (287).

Dans la *Conclusion*, SA résume d'une façon éclairante les points forts de son argumentation : l'irréductible facticité du langage, l'argument de la sous-détermination (la linguistique est une science onto-historique (292), que les sciences du langage [...] ont les normes pour objet, (293), l'hypothèse des outils linguistiques (294), le langage est un système RSI (Réel, Symbolique, Imaginaire) (294-296). Or, point important, l'articulation, l'interaction, la coexistence de ces trois dimensions se font dans "un seul monde" : « Il n'y a pas d'intériorité sans intériorisation » (297).

Quelques questions ouvertes

À une éventuelle question qu'un lecteur initié à la linguistique, mais non-philosophe, pourrait se poser en ce qui concerne le rapport de la philosophie du langage à l'épistémologie de la linguistique et, éventuellement, à la philosophie de la linguistique, l'auteur de *Philosophie du langage* répond, dans son nouvel ouvrage, de la façon suivante : « Je ne pense pas qu'il y ait de véritable principe de démarcation entre les différentes orientations de l'épistémologie, pas plus qu'entre l'épistémologie et la science qui est son objet. »

Cette liberté de choix conceptuel contenterait le lecteur si, en plus, il n'était pas curieux de comprendre comment s'articule ce passage délicat de la réflexion sur le langage à la réflexion sur l'analyse et les savoirs linguistiques (et encore, "analyse linguistique" et "savoir linguistique", s'agit-il de la même nature de technicité scientifique?). Sensible au problème concernant le rapport de la *faculté* de parler au savoir *épilinguistique* et par suite au savoir *métalinguistique* : « Un paradigme (un tableau de déclinaison ou de flexion verbale) n'est pas un objet linguistique qui se rencontre dans l'échange langagier quotidien » (11), l'auteur de *La révolution technologique de la grammatisation*, pour qui est linguistique toute l'activité millénaire de grammatisation, aborde ce domaine d'un point de vue historique, techniciste et réaliste : « le réalisme épistémologique impose que cette longue tradition jalonnée de découvertes [...] et d'incontestables réussites techniques constitue la seule réalité des sciences du langage dont doit

partir toute analyse » (13). L'Appendice à la fin du livre, *La position objectiviste face à la psychologie et l'implémentation*, doit apporter certainement des éclaircissements plus fins : « Je vais montrer qu'il est possible de construire une théorie linguistique qui fasse l'hypothèse que le langage est le produit d'opérations cognitives [...] » (300), mais comme il s'agit, à le bien prendre, d'un texte qui rapproche la science et l'anticipation conceptuelle, la compréhension n'est pas facile.

Impossible de ne pas être d'accord avec le réalisme épistémologique de l'auteur, qui reconnaît que « quelques discussions abstraites ne remplacent ni n'abolissent la réalité de la science, dans sa facticité indépassable et partiellement muette » (14). Toutefois, certainement faute d'explicitations de certains implicites philosophiques, notre lecteur obstiné essaiera de poser encore une question à l'auteur et notamment : « en quoi la facticité des sciences (*l'expérience* au sens de Bachelard?) est-elle d'essence empiriste ou, autrement dit, comment serait-elle s'il fallait la considérer comme rationaliste? ». Sans cesser de promouvoir l'empirisme externaliste, l'auteur remarquera avec le bon sens qui caractérise sa réflexion qu'« il est très difficile de trouver un linguiste qui, par quelque point, n'est pas "rationaliste" [...] » (20).

Tout en gardant son originalité et la marque de l'érudition philosophique de son auteur, *La raison, le langage et les normes*, qui « ne s'adresse pas spécialement aux linguistes » (13), s'inscrit dans cette tradition française d'épistémologie des sciences du langage qui, sans manifester officiel (lors de la lecture de ce livre on n'échappera pas à l'impression d'assister à un dialogue ouvert dans lequel parmi les participants on croit entrevoir A. Culioli, J.-Cl. Milner, O. Ducrot, J.-Cl. Chevalier et J.-P. Desclès, mais aussi beaucoup d'autres), creuse son chemin dans la quête d'une spécificité de la linguistique comme science et du langage comme objet d'une investigation philosophique particulière. L'importance de ce livre pour la communauté linguistique est justement dans ce "geste" collégial qu'il fait, la discussion qu'il propose autant aux adeptes qu'aux adversaires de l'externalisme.

JG : Un nouveau modèle proposé aux sciences du langage

Pour J. Guilhaumou, tout tourne autour de la critique du rationalisme (chomskyen) et de la défense de "la langue empirique" comme objet de l'analyse.

Les sciences du langage s'intègrent dans les disciplines empiriques : leur objet¹ est externe au sujet connaissant et indépendant du dispositif cognitif. L'auteur s'écarte ainsi du modèle rationaliste de la langue grammaticale, issu de la grammaire générale, représentant une langue (française) sous la maîtrise d'un sujet savant et hors de la contingence de l'histoire et de l'interaction sociale. Ici l'introduction des sujets publics de la langue et de la temporalité historique dans la définition de la langue empirique prend le pas sur la simple hypothèse rationaliste de la langue selon laquelle une langue grammaticale, intériorisée par les sujets parlants, peut être unique et homogène.

L'auteur nous oriente ainsi vers une part des sciences du langage souvent négligée par les linguistes, l'histoire des pratiques langagières et des événements linguistiques. C'est là où apparaît une réalité, l'hyperlangue, validant l'hypothèse majeure de cet ouvrage, l'externalité de la référence : le monde lui-même participe au sens et son unicité prouve que le langage appartient ontologiquement à l'ordre des réalités, et donc n'ajoute aucune nouvelle réalité dans le monde.

La mise en évidence de l'existence de l'hyperlangue répond bien à la question : qu'est-ce qui existe en matière de langage ? L'auteur précise alors qu'au titre de la langue empirique, « n'existent, dans certaines portions de l'espace-temps, que des sujets dotés de certaines capacités linguistiques entourés d'un monde et d'artefacts techniques », principalement les dictionnaires et les grammaires en tant qu'outils linguistiques. L'hyperlangue n'est autre que cet espace de créativité linguistique ainsi structuré : « elle est cette réalité ultime qui englobe et situe toute réalisation linguistique et limite concrètement toute innovation » (115).

Le gain de rationalité pour les sciences du langage est ici considérable. Tout un champ s'ouvre au linguiste. Les limites d'une démarche qui dissocie les éléments rationnels de la langue (grammaticale) du contexte social disparaissent. Il ne s'agit plus vraiment d'associer à la démarche linguistique le domaine spécifique de l'analyse de discours, et donc de l'enrichir par une étude des événements discursifs. Désormais, des événements linguistiques distincts définissent le champ des possibles de la langue empirique, c'est-à-dire d'un

1. Leur objet empirique, c'est-à-dire les données présentes dans la langue empirique.

ensemble indéfini d'émissions linguistiques produites par des sujets communiquant entre eux avec un degré raisonnable d'intercompréhension. « L'irréductible facticité » du langage, selon les termes de l'auteur, interdit désormais d'introduire un sens logique des données linguistiques hors de leur ancrage dans la langue empirique. Il reste donc beaucoup à dire et à écrire sur l'heuristique de l'empirisme externaliste proposé par l'auteur aux sciences du langage.

La place des représentations formelles

Pour autant, il faut faire sa place à un rationalisme minimum : « Il importe aussi de ne pas négliger le gain de rationalité en matière de représentation mathématique, donc formelle, d'une classe de phénomènes linguistiques. »

C'est aux sciences expérimentales que les sciences du langage peuvent emprunter leurs méthodes, conjoignant la mathématisation de la langue et son historicisation.

« Rien n'empêche en effet ici le linguiste de faire appel à des langages artificiels construits à partir des concepts de la logique pour rendre compte de l'automatisation actuelle de la communication humaine, qualifiée par l'auteur de troisième révolution technolinguistique, sans pour autant reprendre l'assertion rationaliste selon laquelle une structure formelle préexiste à la langue. Quant à l'hypothèse des outils linguistiques, elle permet d'affirmer que les objets du type grammaires et dictionnaires sont historiquement des objets techniques prolongeant le comportement humain naturel et qu'ils construisent donc différemment l'observatoire des pratiques langagières selon leur nature à un moment donné. Dans tous les cas, le langage apparaît dans l'instrumentalisation du corps propre et de son environnement. Et l'auteur d'en conclure *in fine* la thèse ultime de l'externalisme : « l'esprit humain lui-même est d'essence historique et empirique ».

Que faire de la dimension réflexive ?

Reste un problème sur lequel nous avons achoppé en permanence dans la lecture de cet ouvrage, et que l'auteur signale : le langage est à disposition du locuteur sans médiation, et peut donc se manipuler sans instrumentation ; nous pouvons donc nous contenter, pour

l'interpréter, de ses ressources propres. Nous touchons par ce biais au problème – abordé plusieurs fois par l'auteur – des sciences du langage comme sciences herméneutiques. Qu'en est-il de l'énoncé dans l'échange langagier, de sa dimension réflexive, s'il ne peut se mesurer à l'aune d'une langue grammaticale? La considération de la créativité linguistique, en tant que capacité à produire quelque chose de nouveau et part intégrante de la démarche empiriste, ajoute encore à la possibilité de produire une connaissance discursive des configurations d'énoncés historiquement attestés sans avoir nécessairement recours à une expérimentation savante instrumentée. Nous posons ainsi la différence entre le fait linguistique inscrit dans l'ordre des réalités et l'événement linguistique producteur d'un sens nouveau au sein même de la dynamique de la langue empirique. Décrire un événement discursif, ses ressources interprétatives dans l'institution de la langue, nécessite-t-il vraiment la mise en œuvre d'un artefact cognitif? Nous savons que ce questionnement peut aboutir à la mise en cause de la linguistique comme science, et nous n'irons pas jusque là. Plus modestement, nous tenons à souligner que les jugements de valeur sur la langue, donc sa dimension normative, peuvent être le fait des sujets-acteurs de la langue eux-mêmes. (Assertion qui s'appuie sur la capacité de ces sujets à instituer historiquement la langue, par exemple la langue française comme langue nationale pendant la Révolution française).

Ainsi le style empirique de l'auteur, en posant des fondements solides aux sciences du langage, peut s'étendre, sans mettre en cause la linguistique comme science, à la description de la diversité même des pratiques langagières historiquement attestés par leur « réussite » et donc nécessairement réflexives. L'unité des sciences du langage est alors garantie, dans le cas présent, par la présence en amont de l'événement discursif d'événements linguistiques associés ou non à des protocoles expérimentaux.

Irina Vilkou-Poustovaïa

Université Paris VII

Jacques Guilhaumou

UMR "Telemme", Maison méditerranéenne des sciences de l'homme

**Entretien avec Sylvain Auroux
à propos de la sortie de son dernier livre
*La raison, le langage et les normes***

Participants :

Sylvain Auroux, Jean-Claude Chevalier,
Jacques Guilhaumou, Irina Vilkou-Pustovaïa *

IVP : Compte tenu des questions apparues après la lecture du livre, on a délimité quatre thématiques : l'externalisme et le cognitivisme; les grammaires et l'histoire, au sens large du terme; la validation des savoirs scientifiques, le problème des modèles scientifiques. Ajoutons à ceci une question de terminologie : pourquoi *externalisme*? Qu'est-ce qui est *externe*?

Un modèle cognitif : l'externalisme

SA : À mon avis, ce qui nous vient à l'esprit est extérieur. Il n'y a pas eu de choix particulier dans cette nomination. Je me suis aperçu après que le modèle le plus proche qui utilise le nom d'externalisme est celui de Davidson mais cela ne concerne que la référence. L'externalité de la référence est une partie de l'externalisme. Je dirais : l'externalisme est une théorie de la connaissance qui consiste à prétendre que les rouages de ce que l'on appelle l'intelligence humaine sont dus au fonctionnement d'objets externes construits et qu'il y a très peu de choses dans l'intériorité originelle de ce que l'on appelle l'esprit qui explique les procédés cognitifs. L'externalisme est avant tout une théorie qui va contre le subjectivisme de type kantien.

IVP : Mais, dans ce cas-là, votre modèle cognitif est fort éloigné du connexionisme, comme d'ailleurs des autres théories cognitives

* désormais SA (Sylvain Auroux), JCC (Jean-Claude Chevalier), IVP (Irina Vilkou-Poustovaïa) et JG (Jacques Guilhaumou).

actuelles où, à partir de l'idée que l'esprit humain est modulaire, les élaborations divergent en ce qui concerne l'organisation interne des modules périphériques.

SA : La question du connexionisme ou de la domination du procédurier type Von Neumann est quelque chose de distinct de la conception modulaire de l'esprit. On peut très bien avoir une conception modulaire. L'externalisme est une thèse sur la nature de l'intelligence humaine qui est neutre quant au choix du modèle de fonctionnement. Il consiste à dire que l'intelligence est artificielle et dépend des machines externes, il y a des machines de type procédural comme le boulier, l'abaque, etc. Il y a probablement des machines connexionistes, par exemple, une assemblée qui délibère. Une machine n'est pas quelque chose qui représente une thèse sur le fonctionnement particulier de l'esprit. Au contraire, elle est un élément parmi des instruments que l'on peut choisir et additionner tant que l'on veut.

IVP : Est-ce que ça veut dire que l'intelligence humaine est, en quelque sorte, externe à l'esprit comme tel ?

SA : Bien sûr. Ce qui constitue notre intelligence, est de même nature que le marteau, que la scie, etc. C'est quelque chose de trivial comme ontologie, je suis un matérialiste sot, mécaniste, disaient les marxistes, quand j'étais jeune.

JCC : Pour ma part, je voulais introduire deux incidentes. La première concerne l'"externalisme". Tu n'hésites jamais à créer des mots nouveaux et ici tu retiens un terme qui est tout de même équivoque, puisqu'il peut être pris dans le sens commun aussi bien que dans un sens philosophique très spécialisé. Il me semblait s'imposer qu'un terme spécifique soit trouvé. Tu vois, il y a *hyperlangue*, il y a *grammatisation*, on pourrait ajouter *horizon de rétrospection* : tu n'économises pas ! Et tu gardes *externalisme* qui est terriblement équivoque.

SA : « Équivoque... », l'ensemble des sens de l'externalisme on le trouve aussi bien en linguistique qu'en histoire ou en sociologie de la connaissance. Disons que les autres usages du terme externaliste sont des fragments signifiants. Par exemple, si vous prenez externalisme au sens de David Bloor ou de toute l'école écossaise, cela consiste à dire dans le fond que les causalités expliquant le développement des

sciences ne sont pas internes à la rationalité scientifique. Je crois que c'était le terme le plus simple parce que ce qui est visé, ce qui est contredit, c'est le subjectivisme, c'est-à-dire, l'idée qu'il y a une constitution et un fonctionnement du sujet qui explique l'essentiel du processus. À l'opposé du subjectivisme, c'est l'objectivisme, qui a déjà été utilisé dans les philosophies de la connaissance...

JCC : Et que tu retiens dans ton texte... [...]. Ma deuxième incidente concerne la notion de "mécanique" que tu analyses. J'ai été étonné du peu de place que tient la biologie dans ton travail. Je suppose que c'est délibéré. Pourtant tu parles du connexionnisme, mais plutôt par allusion, tu te contentes de le mettre sous le chapeau de Bernard Laks, et tu laisses entendre que c'est un fourre-tout plus commode qu'exigeant. Les développements contemporains en biologie donc ne sont pas si loin de ce que tu fais.

SA : Oui et non, parce que la biologie c'est quand même quelque chose qui travaille en internaliste, qui en plus est en train de développer des schémas qui sont complètement idiots...

JCC : Je pensais à ton livre en relisant Edelman. J'y retrouvais des préoccupations proches des tiennes.

SA : Oui, certainement, mais à mon avis, l'enjeu des sciences cognitives n'est pas du côté de la neurobiologie, quand bien même cela a de l'importance pour la perception, la cognition; l'enjeu est du côté de toute l'ingénierie que l'on a développée et qui est culturelle. Donc, je m'intéresse à un aspect qui n'est pas la biologie; quand bien même j'espère qu'on pourra faire la connexion.

JCC : Tu es donc d'accord qu'une articulation est possible ou même nécessaire.

SA : Cela se pourrait bien, nous ne sommes que des machines [...]. Mais ce type de préoccupations n'apportera pas grand chose. Certains sémanticiens sont en train de manquer quelque chose qui est fondamental dans le langage et qui est son caractère formel que transfère bien l'écriture. C'est parce que le langage est de nature formelle que l'écriture est possible. Et de ce point de vue, tout ce que l'on peut retrouver dans l'écriture comme spécificité du langage, c'est quelque chose qui n'a pas été expliqué par la biologie et par d'autres éléments.

IVP : À ce propos, on pourrait rappeler ce que vous appelez *l'hypothèse des outils linguistiques*, c'est-à-dire, des objets réels qui créent l'esprit.

SA : Bien sûr. L'essentiel c'est que l'on a des représentations relativement élémentaires, qu'on a des possibilités d'utiliser le corps propre pour faire des gestes, etc. On dé-finalise une partie de ces gestes, on le voit très bien, dans certaines espèces animales et puis on instrumentalise son propre corps.

JCC : Et la sémantique s'inscrit dans ces premières appréhensions. Et qui dit sémantique dit très vite rapport à la collectivité. Et dit constitution de ce que tu appelles l'"hyperlangue".

SA : Oui bien sûr. Et cela change le type de représentation. Il est tout à fait clair que le fait d'avoir du langage ou ne pas en avoir change la forme de la représentation. De toutes façons, qu'est-ce qu'il y a dans le langage?

Les propriétés irréductibles du langage

IVP : La faculté du langage.

SA : Ça, je ne sais pas ce que c'est...

IVP : Il semblerait qu'on naisse avec cela...

SA : Non, non, c'est comme Éros et Tanathos, vous ne trouverez jamais...

IVP : Cela dépend où on le cherche : on a beau parler et écrire à un singe, il ne répondra jamais par une lettre avec accusé de réception.

SA : Il ne faut pas expliquer les propriétés de l'éther par la possession de la vertu dormitive. Je crois que là-dessus il faut être clair. Dans le langage vous avez une structuration qui est propre au langage. C'est ce que l'on appelle la constituance, la polyconstituance, avec des phénomènes comme l'accord. Et qu'est ce qu'il y a autour de cela? Il y a l'idée que l'essentiel est un arrangement des signes à partir d'une catégorisation de ces signes. C'est quelque chose qui ne se retrouve nulle part ailleurs que dans le réel.

JCC : Ce que tu évoques ici, c'est le domaine de l'épilinguistique?

SA : Non, je cherche les propriétés du langage, c'est ce que j'appelle

les propriétés symboliques. *Le langage c'est un ordre de réalités qui a des propriétés propres qui sont irréductibles, de même que le biologique, etc.*

À côté de cela pour fonctionner, le langage a rapport au monde, donc, il y a quelque chose qui tient du réel, ce sont des signes réels, des mots corporels, etc. qu'on met en rapport avec le monde *et le monde fait partie de la définition du langage...* et non pas l'inverse comme le croient les idéalistes ou les relativistes.

Et puis, troisièmement, se pose la question de savoir comment le langage est connecté au monde et pourquoi diable le modèle *behavioriste* ne suffit pas? Parce qu'il faut qu'il y ait une tierce personne. Le rapport qu'il y a entre nos éléments linguistiques et le monde se fait justement dans la vision d'un extérieur. Donc il y a un ordre imaginaire. C'est pour cela que je dis que le langage est un système *RSI*, (réel, symbolique, imaginaire). L'erreur des biologistes est de croire qu'il y a un réductivisme simple, qui pourrait faire que le langage s'explique, par des propriétés génétiques spécifiques. Prenons, par exemple, la théorie des cas, les terminaisons, etc., ce sont des catégories qui sont proprement linguistiques, la biologie n'y peut rien.

JCC : Ces formes ne sont pas toutes obligatoires.

SA : Oui, mais il y a toujours des catégories de ce type qui sont obligatoires.

JCC : Du moins, peut-on considérer que certaines catégories sont universelles : par exemple, le "Je", le prédicat, les catégories d'espace et de temps, les relations intrasyntaxiques.

SA : Oui, mais à un tel niveau de généralité que cela ne coûte rien. À partir du moment où il y a des individus qui sont dans le monde, vous êtes sûr qu'il va y avoir quelque chose pour désigner l'individu, le haut et le bas et des choses comme cela. Que ce soit universel, à la limite, pourquoi pas? Sur une feuille de papier, il y a aussi de l'universel : du haut et du bas, de la gauche et de la droite. Jusqu'à présent nous n'avons pas trouvé de façon satisfaisante, quelque chose qui puisse s'appeler universel et qui soit d'un usage explicatif. Ce que la linguistique a fait par contre, c'est de décrire des phénomènes qui sont spécifiquement linguistiques, et de les répartir en grandes catégories de fonctionnalités qui nous montrent qu'il y a différents procédés purement linguistiques, je pense à des terminaisons, je pense à

des alternances vocaliques, des choses comme cela, pour remplir les mêmes fonctions. Donc, nous sommes sûrs, si vous voulez, qu'il y a des processus linguistiques...

IVP : Vous résumez en quelque sorte la théorie d'A. Culioli que vous reprenez d'ailleurs dans l'*Appendice* du livre.

SA : Oui, et j'essaie de montrer que Culioli n'est pas nécessairement un psychologue. Je crois que cela est important. Et je crois que le travail, le vrai travail des linguistes, se situe au niveau de la forme, au sens où l'entendent les morphologistes; pour moi, l'analyse du langage c'est la morphosyntaxe.

IVP : Il y a une phrase qu'on a trouvée avec Jean-Claude vraiment très jolie... c'est la dernière du livre : « la thèse ultime de l'externalisme c'est que l'esprit lui-même est d'essence historique et empirique ». C'est beau, mais elle n'est pas tout à fait claire. Elle résume beaucoup trop de choses.

SA : Oui, alors, il y a un livre qui est en préparation, sous forme d'un grand dossier, qui s'appelle « L'essence empirique de l'esprit ». Le livre qui est déjà paru n'est donc qu'une transition. Qu'est ce que je veux dire par là ? « L'esprit est d'essence empirique » : je veux dire que c'est quelque chose qui se construit dans la contingence et dans l'interaction. « D'origine historique », « de nature historique », cela veut dire clairement : qui totalise ce qui advient dans la temporalité, de façon à en faire quelque chose qui fonctionne dans le présent en fonction de cette temporalité.

L'histoire et l'accumulation des savoirs

IVP : Cela veut dire de l'*accumulation* ?

SA : Cela veut dire accumulation... Cela ne veut pas dire que tout est accumulé, mais le fait qu'elle soit passée par ici, par là, l'histoire de l'esprit humain, cela détermine son présent. Je ne suis pas tout à fait sûr, c'est un des problèmes épistémologiques qui me tracassent, que le développement de l'esprit, le développement de la culture scientifique soit ce que l'on appelle un processus *ergodique*, dans la théorie des systèmes, c'est-à-dire, un processus qui est totalement réversible et dont le point d'arrivée est indépendant du point de départ. Il s'agit

d'un problème qui a affaire d'ailleurs avec le traitement du relativisme. Il est clair, pour autant qu'on le sache aujourd'hui, que les différentes grandes civilisations sont parties d'origines différentes, pour développer des connaissances. On peut aborder la question d'une façon traditionnelle : du fait qu'elles sont parties de points différents, elles ont des sciences différentes; mais on peut aussi poser la question d'une façon qui consiste à dire : « Est-ce qu'il n'y a pas une convergence, est-ce que au bout d'un moment, la façon dont on a vécu notre histoire, cesse d'influer sur le contenu des connaissances? » Bon, c'est des questions sur lesquelles je n'ai pas de réponse.

JCC : En somme, il y a une espèce de nécessité du savoir.

SA : Absolument! Par exemple, c'est vrai que les Grecs sont partis de la géométrie, mais bon, à partir de la fin du XIX^e, on a eu le calcul matriciel; les Chinois sont partis apparemment au premier siècle, mais déjà avec un calcul matriciel... Donc il y a des faits qui posent problème. Est-ce qu'il n'y aurait pas dans le fond, des espèces de contraintes, de supra-contraintes générales, qui feraient que quelle que soit notre histoire, on arriverait au bout d'un moment à stabiliser nos étapes de connaissances vers des choses qui sont les mêmes.

IVP : J'ai cru comprendre de votre livre que vous êtes pour une interprétation continue, accumulative des savoirs historiquement élaborés. Vous dites, quelque part dans le livre que « quand même on a des grandes bibliothèques pleines de livres »; si on dit qu'il n'y a pas d'accumulation du savoir, qu'est-ce que l'on va faire de ces bibliothèques? [...] Je parle d'une bibliothèque à la Borgès, une bibliothèque imaginaire du savoir, des connaissances humaines; et si l'on ne croit pas que cela s'accumule, alors comment se fait-il qu'on ait quand même tant de connaissances, qui nous viennent en quelque sorte par héritage?

SA : Dans l'histoire de sciences, il faut du temps pour construire des connaissances. Une des choses qui m'avait le plus frappé, au moment du triomphe du générativisme, où on disait que toutes les grammaires sont fausses, c'est que le modèle génératif de la grammaire, impliquait que dès que l'on voulait intégrer une langue au paradigme, il fallait refaire la grammaire de A à Z. C'est complètement idiot comme système. Je crois qu'il y a des choses qui sont pos-

sibles parce qu'il a fallu d'autres choses avant et puis je crois aussi que nous avons à gérer notre savoir, parce que ça coûte, parce qu'il faut du temps ; en particulier, la connaissance des langues, la grammatisation des langues du monde, depuis le moment où c'est devenu un phénomène exponentiel, cela a demandé trois siècles. Et l'on n'en est pas encore au bout.

JCC : Mais ces trois siècles, c'est une histoire infinitésimale par rapport au développement de l'homme, par rapport aux millions d'années qu'on lui attribue ou, disons, pour *l'homo sapiens* de pas mal de millénaires. Où va-t-on situer les catégories universelles ?

SA : Dans le fond, on ne saura jamais ce qu'aurait pu donner la Chine si elle s'était débrouillée toute seule ou l'empire Maya s'il s'était débrouillé tout seul. Mais actuellement, maintenant tout est confondu et ce qui se passe c'est une espèce de syncrétisme, c'est assez étonnant.

Les règles des grammaires

IVP : Si on revenait maintenant à la grammaire générative, je voudrais introduire une question, celle de Jean-Claude, à savoir que, finalement, la grammaire générative signifie un retour à des grammaires traditionnelles par le fait qu'elle réintroduit la notion de *règle* et de *sujet* linguistique.

SA : J'ai essayé de travailler sur la notion de *règle* à partir du fameux article de Chomsky de 1966 sur ce qui est une règle. En fait ce dont il parle n'a guère de rapport avec la notion intuitive de règle. C'est pour cela que j'ai eu besoin de proposer une nouvelle catégorie de règle qui était la "règle algorithmique".

IVP : Il s'agit d'une sorte de conglomérat de processus consécutifs, qui se déclenche et qui est régi par une chaîne de règles ?

SA : Oui. Et puis, dans le fond, une règle, au sens des grammaires formelles, revient à dire que si jamais vous appliquez des fonctions à un certain nombre de symboles, cela reste un ensemble de symboles. Chomsky qu'est ce que c'est ? C'est important Chomsky, c'est quand même le premier à avoir poussé aussi loin l'idée de mathématisation de la grammaire, plus que ne l'avaient fait les structuralistes et il a

lancé un grand mouvement. Bon, à côté de cela, c'est un modèle qui n'était pas économique, qui n'était pas cognitif, qui en plus n'était pas compatible avec la réalité du langage. C'est quelque chose qui ne marchait que sur des artefacts, je ne veux pas dire que c'est inutile. Il faut bien des artefacts, mais je crois qu'en plus la grammaire générative *épistémologiquement* avait un coût exorbitant. Moi j'ai toujours été frappé par les grammaires d'unification : à peu près toutes les règles que nous avons connues dans les grammaires depuis Varron sont transposables dans les grammaires d'unification, mettre un "s" au pluriel, cela peut s'écrire, et on le trouve dans n'importe quel type de grammaire.

JCC : Aujourd'hui on peut se demander ce qu'a apporté la grammaire générative ? En un sens, elle constitue un retrait par rapport au structuralisme, par les postulats même que la théorie suppose. Par exemple, les données sont largement des artefacts : on ne sait jamais très bien comment elles sont choisies, à quelle réalité de la parole elles répondent. De même quelle est la valeur des systèmes algorithmiques qu'elle construit par rapport aux systèmes non algorithmiques des autres théories ? Et je ne dis rien des postulats psychologiques qui sont pour le moins obscurs.

SA : Je disais que tous les modèles épistémologiques chomskiens sont ou faux, ou ambigus ou absurdes. Mais, je pense que Chomsky a débloqué ce qu'on pourrait appeler la mathématisation de la grammaire, ce qui fait que ce n'est plus un sujet tabou. Quand bien même il ne resterait aucune assertion correcte dans tout ce qu'il a fait, son rôle est d'avoir fait que la grammaire s'ancre dans un autre domaine.

IVP : Est-ce que cela veut dire que dans les années 50-60, à l'époque du structuralisme triomphant, qui viendra plus tardivement en France, et qui imposait une façon de faire la linguistique, cela freinait un peu l'élan structuraliste, en sorte qu'il y a eu un retour, qui était aussi, finalement une progression ; et il en est sorti quelque chose de nouveau.

SA : Oui, mais il y avait d'autres modèles possibles à cette époque-là. Il y avait les grammaires catégorielles quand même, qui existaient, l'ancien développement de la mathématisation de la grammaire. Donc la mathématisation de la grammaire était quelque chose qui

allait se faire. Chomsky a sélectionné les modèles du langage formel, il a avancé un paradigme. Pour l'Occident, cela a débloqué un certain nombre de choses et pour la première fois, la grammaire est sortie du domaine des philologues.

JCC : En somme, c'est un effort héroïque et désespéré, un peu comme le mouvement des Modistes au XIII^e siècle, qui semble s'être perdu dans les sables au moment de la renaissance humaniste du XV^e siècle, mais qui avait apporté un considérable champ conceptuel. Sans ce champ-là, on n'aurait eu ni Sanctius ni Port-Royal.

La validation des savoirs scientifiques

SA : Je crois que c'est en effet quelque chose comme ça. D'ailleurs toute la science est en train, sous l'hégémonie américaine, de fonctionner comme cela. Vous validez un article par une publication dans *Nature* ou *Science*, mais les gens qui valident ce sont vos collègues, etc. C'est quelque chose qui est assez préoccupant pour le fonctionnement de l'institution scientifique. Sans Chomsky, sans toute son école, sans toutes leurs querelles, leur insupportable hégémonisme et je dirais, sans leur fausse science – ils s'autoproclament, ils font des colloques, ils se renvoient l'ascenseur – sans tout cela, il n'y aurait pas eu le même champ de recherche en sciences du langage. Et je crois que le rôle de Chomsky a été avant tout politique et social, il a eu un rôle dans le fonctionnement d'un groupe de chercheurs qui travaillent sur la linguistique.

IVP : Un rôle sociologique dans le domaine de la science, enfin, de la linguistique ? Vous parlez d'une composante sociologique ?

SA : Oui, la sociologie : un externaliste a une conception de la science qui fait qu'il ne saurait la réduire à un ensemble de propositions vraies. Une science a une composante sociologique, une composante théorique, une composante pratique.

IVP : Justement si vous parlez des composantes de la science, vous dites dans votre livre, qu'il faudrait parler des sciences du langage, et qu'il ne fallait plus insister sur cette autonomie, post-autonomie, de la linguistique, parce que finalement elle n'est pas la seule à s'occuper du langage, et donc par ce biais, vous introduisez aussi la sociologie.

SA : En ce qui concerne la notion de linguistique, il y a eu toujours un certain nombre de disciplines qui se sont occupées du langage : grammaire, rhétorique, logique, phonétique, etc. À un moment donné on a inventé une nouvelle discipline, au début du XIX^e siècle, on appelait cela "linguistique", et c'était la discipline qui s'occupait des changements linguistiques, des parentés entre les langues. C'est ainsi qu'a été donnée la première définition de la linguistique et c'est vrai que c'est une création du XIX^e siècle. Après il y a eu une interprétation de Saussure, qui a fait qu'on a dit qu'il y avait une discipline spécifique qui s'occupait du langage, qui était la "linguistique" [...].

JCC : Il y a vingt-cinq ans, l'épistémologie de la linguistique, en France, était très mal assurée. Quand Julia Kristeva a proposé un numéro de *Langages*, "Épistémologie de la linguistique" qui était dédié à E. Benveniste, elle a eu beaucoup de peine à trouver des collaborations. Et maintenant, la discipline a pignon sur rue. À quoi est-ce que tu attribues cette consistance actuelle de l'épistémologie ?

SA : D'abord, il y a eu un développement considérable de la théorie des sciences en dehors de la France. On a énormément travaillé sur la structure des sciences aux États-Unis. Pourquoi ? Parce qu'il s'agissait de gérer cette plus-value et je parle des gens comme l'école de Pittsburg, des gens qui sont des professionnels et qui ont travaillé sur la structure des théories scientifiques. Et peu à peu ils se sont mis à travailler sur la linguistique. C'est dévastateur... Je ne sais pas si vous avez lu le bouquin d'Hintikka sur Chomsky¹ ou même de Quine sur Chomsky, ou même encore Botha², qui est un peu pédestre (nous demandant quel est le degré de validité de notre démonstration) ? C'est dévastateur.

JCC : Botha est un des premiers...

SA : Oui, c'est un peu "lourdingue", mais c'est passionnant. C'est le moment où il éduquait les générativistes à travailler en leur montrant qu'il n'y a rien dans leur théorie, que ce n'était pas une démonstration.

1. Cf. J. Hintikka, 1994.

2. Cf. R. Botha, 1968.

IVP : Mais est-ce qu'il faut avoir une démonstration, au sens strict du terme, en sciences du langage, prises dans le sens large que vous leur attribuez ?

SA : Je ne connais pas de science qui se développe sans preuves ni argumentation.

J. G : L'épistémologie des sciences du langage s'est beaucoup développée en France ces dernières années. Nous sommes ainsi confrontés à une grande diversité d'assertions sur les modes de connaissance de la langue, y compris dans leur dimension historique. Je ne sais pas si le linguiste aujourd'hui s'y retrouve facilement dans cette multitude d'assertions réalistes, positivistes, empiristes, etc. Mais l'intérêt de ton livre, dans cette optique, est d'élaborer des hypothèses valides en passant au crible des critères de vérité, de possibilité, de plausibilité d'une grande partie de ces assertions.

SA : Je pense même que souvent je me demande : « Qu'est-ce cela veut dire ? »

JG : Bref, tu inscrites tes hypothèses métalinguistiques dans un contexte de réalité externe, comme tu l'as déjà souligné, qui donne à ton écriture de linguiste une tonalité particulière, ce que tu appelles un *style empirique*. Pour ma part, et à la différence d'Irina, je pense que l'omniprésence de ce style empirique donne à ton ouvrage une tonalité différente de tes précédents ouvrages. Tu passes, me semble-t-il, de tes ouvrages antérieurs de philosophie du langage et d'épistémologie des sciences du langage à une réflexion plus concrète sur les hypothèses nécessaires à la bonne marche d'une démarche empirique qui associe expérimentations et généralisations (voir mon compte rendu pour *Langage et Société*). À ce titre, ton ouvrage débouche sur un programme de recherche dont j'aimerais que tu nous parles présentement.

SA : Bon. Je crois que je serais assez d'accord avec Irina quand même, j'ai fait trois livres qui sont actuellement en continuité : *La révolution technologique de la grammatisation*³, qui est le premier pas que j'ai fait dans la matière, il y a *La philosophie du langage*⁴, et puis il

3. S. Auroux, *La révolution technologique de la grammatisation*, Liège, Mardaga, 1994.

4. S. Auroux, *La philosophie du langage*, Paris, Presses universitaires de France, 1996 (en collaboration avec J. Deschamps et D. Kouloughli).

y a celui-là, *La raison, le langage et les normes*. Il y en a deux qui sont très empiriques, comme *La révolution technologique...* et celui-là. *La philosophie du langage* est un petit peu à part, parce que, d'un côté c'est un manuel, de l'autre côté il s'agissait de travailler des théories. Je crois pourtant que la façon, par exemple, dont sont traitées la question des catégories d'Aristote dans la philosophie du langage et les thèses de Quine, c'est exactement le même style de travail.

JG : Donc pour toi, tes différents ouvrages forment un tout.

SA : C'est un tout, oui.

JG : D'après toi, tu t'adresses prioritairement à une communauté de linguistes disposant d'une bonne connaissance des assertions générales qui circulent à l'intérieur des sciences du langage. Tu n'as donc pas envisagé explicitement de te situer dans d'autres horizons, par exemple celui des historiens. J'avais lu autre chose, mais je n'insiste pas.

JCC : Et quelle est la place de cette réflexion dans le champ de la philosophie ?

SA : Elle est à l'intérieur de la philosophie, même si les philosophes me disent que je m'occupe trop de linguistique, et les linguistes me disent mais qu'est ce que tu viens faire avec Kant là-dedans ? Donc c'est un style particulier. [...]

JG : Ton livre n'est pas toujours aisé à lire. J'ai donc eu tendance à me raccrocher à la manière dont tu argumentes autour de telle ou telle assertion des linguistes, ou plus exactement comment tu transformes en argument de ton raisonnement une assertion que tu juges valable et à laquelle tu donnes alors statut d'hypothèse de validation de la réalité empirique, externe de la langue. Je me suis posé alors une question : ta démarche est-elle synthétique, au sens où elle fait le point, dans la lignée de tes précédents ouvrages, sur ta conception des sciences du langage, ou est-elle programmatique, au sens où elle nous propose un programme de recherche ?

SA : C'est les deux à la fois. Pour moi c'était quand même l'aboutissement. Il y a des parties de cet ouvrage qui ont été rédigées avant. Vous savez, moi j'écris toujours plusieurs livres à la fois, j'ai des classeurs où je mets des morceaux. Il y a des bouquins qui ont été commencés il y a trente ans, espérons qu'ils iront au-delà... C'est

vrai que ce type d'ouvrage, ce n'est pas un livre que l'on peut écrire comme cela en un an ou deux ans.

En finir avec la notion de coupure épistémologique

Pourquoi est-ce que j'ai fait de l'histoire de la linguistique? C'est une tâche bizarre, d'abord parce que j'étais philosophe, et que je m'intéressais à la philosophie du langage, je ne supportais pas ce qu'en disaient les philosophes. Je trouvais que c'était complètement inconsistant et je suis passé à la linguistique; bon, à l'époque c'était Martinet, je me suis mis à l'étude de la linguistique.

Ce qu'on nous racontait de ce qu'était la linguistique dans les années 70, c'était désopilant! La coupure saussurienne et des choses comme cela. [...] je crois que l'une des grandes choses qui sont apparues depuis trente ans, c'est qu'enfin les sciences du langage, la linguistique, commencent à avoir une documentation sérieuse sur leur histoire. Et que tout ce qu'on racontait dans les années 70 sur les coupures épistémologiques, la "scientificité", etc., n'était que le fruit d'une profonde inculture. Les sciences du langage, cela débute lorsqu'il y a des paradigmes grammaticaux, dans les bilingues suméro-akkadiens, au tournant des 3^e et 2^e millénaires, nous ayant apporté des découvertes empiriques, et en même temps une position théorique très forte. Je n'ai jamais pu comprendre comment les gens ont accepté qu'on leur dise que les sciences du langage c'était quelque chose de nouveau et de récent.

IVP : C'est l'idée d'une nouvelle formalisation qui venait des maths et de la physique.

SA : Les maths ont changé constamment, mais personne ne viendra contester l'apport de Pythagore ou de Thalès,

IVP : L'argument est bon.

SA : Ce n'est pas un matheux qui va vous écrire un bouquin « pour une nouvelle mathématique ».

IVP : Oui, mais je veux dire que la notion de coupure épistémologique relèverait plutôt d'un point de vue particulier sur l'histoire d'un domaine qui se dit *science*, position qui évalue *en amont* les acquis dans un domaine et qui constate l'impossibilité d'un retour

en arrière dans la conception, (je ne parle pas des exploitations diverses et variées des savoirs), car finalement les géométries, les diverses géométries, en essence, n'ont rien à voir les unes avec les autres, à part le sens commun, l'expérience empirique, la perception spontanée qui sont à l'origine de tout; on apprend à l'école, toujours et encore une géométrie anti-diluvienne parce que c'est toujours la bonne pour l'expérience commune.

SA : Non, je pense qu'il y a une accessibilité de la connaissance mathématique : lisez un texte d'Euclide. Ce n'est pas évident de comprendre d'emblée un truc comme ça. Mais il y a une accessibilité et une traduisibilité dans le langage moderne; il faut de l'instruction, un travail critique, etc. Et je suis persuadé que les sciences du langage et les grammaires, c'est pareil!

[...] Le grand désaccord entre Milner et moi, c'est par exemple, ce qu'il appelle science et ce qu'il appelle "pas science". Il a là-dessus, comment dirais-je, une ferveur religieuse du début de la science. Moi, je suis un empiriste, donc cela ne me gêne pas, que cela soit science ou pas science, je n'en ai rien à faire! Du moment qu'il y a des contenus de connaissance et que ça marche. Milner est resté frappé par les grandes querelles du XIX^e siècle, on parlait de l'horreur de la pensée antique, c'est cette tradition philosophique qui vous dit qu'il n'y a pas de science chez les Arabes, il n'y a pas de science chez les Chinois, etc.

JG : Il est évident que Milner et toi, vous vous inscrivez dans des traditions intellectuelles fort différentes. Toi, tu as toujours été très proche de la tradition des Lumières, plus exactement de la tradition condillacienne, d'un empirisme conséquent, d'un matérialisme sensualiste qui définit la science à la manière des Idéologues⁵. Ton débat avec Milner porte, à mon avis, sur le statut de la métascience, du métasavoir dans la réflexion des sciences du langage

SA : Je suis bien conscient de faire de la métathéorie.

JG : Certes, mais ce que Milner appelle de la métascience demeure dans une tradition rationaliste qui reste attentive à la question ontologique.

5. Voir sur ce point le dernier ouvrage de Brigitte Schlieben-Lange, *Idéologie. Zur Rolle von Kategorisierungen im Wissenschaftsprozess*, C. Winter, Heidelberg, 2000.

SA : Oui, c'est un métaphysicien.

JG : Sans doute, mais je n'attacherais pas, comme toi et les Idéologues, une connotation négative à la mention de la métaphysique. S'inscrivant dans une perspective lacanienne, donc dans une discontinuité au titre de la découverte freudienne de l'inconscient, Milner marque la linguistique au sceau de la rupture avec la philosophie classique du langage, mais pour autant il ancre, je pense, la matérialité de la langue dans une subjectivité de nature foncièrement métaphysique, dans le sens où Jean-Marie Vaysse a pu s'intéresser à "l'inconscient des modernes"⁶. Vous pourriez vous rencontrer pour en discuter, mais vous vivez vraiment dans deux mondes si différents...

SA : De toute façon c'est irréductible... Pourquoi je parle de Milner ? Parce qu'il est ce qu'il peut y avoir de plus opposé, à ce que je suis, à ce que je fais, à ce que je pense.

JCC : C'est bien ça qui est intéressant. Quand on lit Milner, on l'entend ; et quand on te lit, on entend Milner. C'est un écho curieux.

JG : Il est vrai que lorsque tu parles de sujet empirique de la langue, nous sommes fort loin du sujet de la langue tel qu'il est défini dans la démarche scientifique de Milner. [...]

La tradition française de l'histoire des sciences

IVP : Comme dérivée du débat sur la science et la non-science s'impose une autre problématique, à savoir la réflexion méta-scientifique. Quand vous dites philosophie du langage, épistémologie de la linguistique, histoire de la linguistique, histoire des sciences, vous dites finalement que cela n'a pas d'importance de les délimiter parce que, au niveau de la recherche effective cela se rencontre. Est-ce qu'il n'y a pas quand même des différences d'approche dans les sous-domaines mentionnés ? Ainsi, si on prend l'École française, assez jeune, d'histoire et d'épistémologie de la linguistique et puis l'école anglo-saxonne autour de l'*Historiographia linguistica*, par exemple et si

6. Jean-Marie Vaysse, 1999 : *Essai sur l'origine métaphysique de la psychanalyse*, Paris, Gallimard.

on étudie des cas concrets de travail de recherche, on voit quand même qu'il y a des approches différentes, voire, une grande complémentarité?

SA : Dans ce que nous avons fait en France, avec Jean-Claude, dans la tradition qui remonte tout de même assez loin, il y a un certain nombre d'ambitions théoriques, que vous n'avez pas à *Historiographia Linguistica*. D'un point de vue théorique, ils documentent; pour nous c'est le point de départ de ce que doit être une réflexion critique.

IVP : Ils optent pour une démarche factuelle, pour une précision et une exhaustivité des matériaux, qu'ils inventorient et qu'ils situent les uns par rapport aux autres : bref, c'est de l'historiographie positiviste du *document historique* ?

SA : Oui, absolument. Qu'en est-il, par rapport à l'École française, bien moi j'ai été élevé, bien entendu, à l'École française, je suis philosophe, de formation, mais pas du côté de Bachelard.

IVP : Pourtant vous le connaissez très bien!

JCC : Comme l'a fait ma génération autant que la tienne. Mais vous, vous avez rompu.

SA : Oui, il y a une vérité là-dedans... mais moi, je suis d'une génération qui a eu à surmonter le concept de rupture en épistémologie. On est nés avec ça. J'ai été formé par Desanti et Desanti c'était la philosophie des sciences exercée dans la synchronie; c'est-à-dire, qu'il fallait travailler sur un certain nombre de choix. À un moment donné, s'est posée la question d'évaluer la tradition française. Et je dirais que la tradition française n'a eu que deux philosophes des sciences, de grande envergure, c'est Henri Poincaré et Pierre Duhem dans la théorie de la physique. Le Duhem du *Système du monde* est un très grand historien des sciences. Pour le reste, se posait la question de cette tradition qui a mêlé l'histoire à la philosophie, mais il me semble qu'ils sont très loin de ce que je veux faire. Parce qu'ils partaient d'un point de vue rationaliste; pensez à ce qu'a fait Canguilhem ou Claire Salomon-Bayet, ces historiens-là n'ont qu'une ambition, c'est de vous montrer par l'histoire des sciences, une histoire bien documentée et intelligente, que c'est le rationalisme qui avait raison. C'est le vitalisme qui a inventé le concept de réflexe, c'est

le vitalisme qui finalement a apporté les grandes découvertes de la biologie du tournant du XVIII^e et du XIX^e, etc. Pourquoi partir du rationalisme ?

IVP : Bachelard, le père spirituel de l'école française, était quelqu'un qui croyait au mythe du progrès scientifique. D. Lecourt dans *L'avenir du progrès*, parle justement de ce mythe, en passant en revue, entre autre, la tradition française Koyré-Bachelard-Canguilhem-Foucault en histoire des sciences. Et il pense qu'une formation épistémologique dans les facultés serait bienvenue, justement pour sensibiliser les scientifiques aux dangers que le progrès contient, de même que la foi aveugle dans ce progrès.

SA : Dominique est le dernier héritier de la tradition française. Dans le monde anglo-saxon, vous avez eu d'un côté les gens qui travaillent en philosophie des sciences, qui essaient d'expliquer la structure des théories scientifiques, la structure de la démonstration, comment travaille la science, etc., je dirais bien souvent d'un point de vue *a priori*. De l'autre côté vous avez les historiens des sciences qui ont fait de l'histoire des sciences bien souvent avec des méthodes d'historiens et d'enquêteurs. En France, on a essayé de mêler les deux, ce qui est loin d'être absurde. Cela pose pourtant quelques problèmes, quand même sur la validité de notre historiographie, qui a néanmoins produit des monuments d'anthologie. Et on sait que quand on s'est fixé sur les grandes révolutions cela a été Koyré, des choses comme cela. En philosophie des sciences, on n'a rien d'autre, si ce n'est des discours qui sont des discours terroristes, sur le fait qu'une science se définit par son objet, par sa rupture, etc. Alors ce que moi j'essaie de faire, avec quelques-uns, c'est de dire que la science est un objet réel, cela existe, ce n'est ni à l'historien ni probablement au philosophe de dire ce qui est de la science ou ce qui n'en est pas. Cela existe comme cela. Mon problème c'est de le décrire de l'extérieur, comme un objet donné. Et donc, l'épistémologie, si vous voulez, a deux branches, en quelque sorte, une branche empirique, (l'histoire est une partie de l'épistémologie), c'est ce qui nous documente pour nous expliquer ce que c'est qu'une science. – Moi je ne vais pas vous faire un modèle *a priori* de ce qu'est la science, comment cela fonctionne. – Et une branche théorique qui concerne la dis-

cussion de la validité des méthodes. Si je veux essayer d'expliquer ce que c'est que la linguistique, je vais prendre des textes des linguistes, je vais expliquer comment cela fonctionne. Je ne renonce pas à la partie théorique, normative, voire, la méthodologie. Ce que je fais c'est documenter l'un avec l'autre.

IVP : Vous définissez la science par les pratiques scientifiques localisables dans l'histoire ?

SA : Evidemment. C'est dans ce sens là que je suis empiriste. C'est ce que j'appelle le réalisme épistémologique.

JG : Tu es parti ailleurs, donc tu n'as pas répondu à la question concernant l'éventualité d'un programme de recherche à partir des formules dans les sciences du langage.

SA : Oui, alors je pense que nous aurions effectivement à développer un programme de recherches en particulier, par rapport aux sciences cognitives. Il y a des hypothèses très fortes qui ont besoin d'être validées. Ma vraie question actuellement c'est jusqu'où y a-t-il internalisation des phénomènes langagiers dans les processus biologiques ou psychologiques ? Donc quelle est la véritable frontière ? Ce que j'ai essayé de montrer dans ce livre, parce que j'en avais les moyens historiquement, c'est qu'il y a un rôle extrêmement important des outils linguistiques. Mais quelle est la limite ? Et il y a aussi des programmes qui touchent à l'histoire. Je dirais qu'en ce qui concerne le concept de l'hyperlangue, il faudrait faire des études empiriques, voir comment cela se développe. On en a fait un petit peu avec le Brésil, (histoire de l'hyperlangue brésilienne), mais il y a des tas de choses à faire. Considérer le français comme une hyperlangue, voir comment cela s'est développé, comment cela se passe. Quel a été le rôle, effectif, des instruments linguistiques ?

[...]

La notion d'hyperlangue dans le modèle empiriste

IVP : Pour reprendre la notion d'*hyperlangue*, je crois que c'est une notion qui permet d'englober, dans une analyse concrète, quelque chose comme : norme, standard, idiolecte, dialecte, langue de la littérature, etc., toutes sortes de variétés qu'on a du mal à appeler, à

nommer toutes ensemble, parce que dire langue ou langage cela renvoie à des constructions, avec des significations variées, à des *notions surchargées*, comme dirait Bachelard.

SA : Oui, mais du coup c'est très grave; par exemple, quand on travaille sur l'hyperlangue brésilienne qui est une extension de l'hyperlangue portugaise, bon, on s'aperçoit que dans cette hyperlangue, il y a des sujets qui ont des compétences qui reposent sur des langues africaines, sur des langues indiennes, et c'est aussi constitutif de l'hyperlangue brésilienne.

IVP : L'hyperlangue ne se réduit pas forcément à une langue? C'est toutes les langues qui cohabitent dans un espace?

SA : C'est un espace, qui est défini par la communication, par l'interaction des individus possédant des compétences linguistiques diversifiées.

IVP : Oui mais comment allez-vous alors poser ses frontières?

SA : Mais justement, il n'y a pas de frontière. Moi j'ai toujours été frappé par ce que disait l'École française, au XIX^e siècle en reprenant des thèses diffusionnistes du XVIII^e, la querelle Ascoli-Meyer, pour moi c'est un grand moment de l'histoire de la linguistique et bizarrement on s'aperçoit que Saussure reprend la position de Meyer et qu'on en a fait, je dirais, un défenseur des langues à la Ascoli.

IVP : Ma question portait sur la démarche. Si on veut étudier une chose, il faut la simplifier, donc, il faut lui donner une limite, sinon on n'est pas en présence d'un objet d'étude. L'hyperlangue, on peut en tirer beaucoup de choses, à condition de formuler chaque fois les interrogations qu'on porte là-dessus, et chaque fois on aura un autre objet d'étude...

SA : Bien sûr, je pose la question ainsi : je peux prendre un paquet; quand on s'est mis à travailler sur l'hyperlangue brésilienne...

IVP : C'est un paquet?

SA : C'est un paquet d'éléments empiriques. Il y a des institutions, il y a des événements, il y a des sujets qu'on peut décrire, il y a des outils linguistiques, sur deux siècles. Est-ce qu'on peut essayer de comprendre comment ça a fonctionné, et ce que cela veut dire? Et puis ce que cela peut nous dire par rapport à ce que nous croyions de la façon dont fonctionnait le langage, par exemple par rapport à la théorie chomskienne... Bon c'est là que je rejoins un passage impor-

tant pour moi, c'est ce que je dis des éléments linguistiques et de leur rôle dans la compétence. J'ai écrit deux pages là-dessus qui m'ont demandé beaucoup de travail, me disant « mais attendez, dans la compétence linguistique, pour comprendre ce qui se passe j'ai besoin d'avoir, non seulement, la *mémoire habitude*, comme dirait Bergson mais j'ai besoin d'avoir des *souvenirs d'événements*. » C'est une des choses que l'on ne comprend pas. Ça c'est quelque chose d'extrêmement important qu'on n'a pas jusqu'à présent analysé, parce qu'on a fait des grammaires d'apprentissage sur des phénomènes basiques, sur des habitudes, et on n'a pas fait quelque chose qui était destiné à constituer la totalité du processus de compréhension.

JCC : Vous voyez comment on se permettait de sérier les problèmes! Il y avait une espèce d'énorme masse qu'il était difficile de ventiler.

SA : Mais moi je pense que la grammaire scolaire c'est quelque chose de fondamental, construite sur la morphosyntaxe et cela fait partie des choses, comme le théorème de Pythagore, je suis partisan de la vieille grammaire.

JCC : Les beautés de la grammaire scolaire... Cela dit, tu dis quelque part et tu as raison que les générativistes en parlaient sans savoir généralement de quoi ils parlaient. Ils avaient besoin d'un ennemi facile à ridiculiser.

SA : Difficile de savoir quand ils disent, « la grammaire... ». La grammaire chomskienne dit ça, de toute façon c'est pour dire qu'ils ne sont pas d'accord.

JG : Dans ta manière d'aborder l'hyperlangue comme espace de totalisation de toutes les possibilités ouvertes par l'existence externe de la langue empirique, je perçois toujours un reste irréductible. Je m'explique : les sujets déploient en permanence des ressources interprétatives de leur action et les expriment dans des pratiques langagières. En d'autres termes, la dimension herméneutique du langage est, me semble-t-il, incontournable.

SA : Qu'est ce que tu veux dire?

JG : J'entends par là que la part herméneutique des pratiques langagières ne peut se dissoudre dans des réalités telles que les outils linguistiques; elle n'est pas nécessairement comprise dans le champ

de l'observatoire du linguiste. Certes, avec la notion d'hyperlangue, tu repousses au maximum les limites des espaces langagiers normés. Mais la trame des couches interprétatives mises en langage dans l'inter-relation humaine est particulièrement complexe : la démarche rationaliste en extrait un noyau limité, l'investigation empirique est plus performante dans la mesure où elle nous mène du réel à l'abstrait dans la continuité de l'existence des objets langagiers. Reste un mouvement de sympathie entre les gens, un espace empathique entre le chercheur et le membre social, une part intuitive de la langue qui produisent des ressources considérables : leur description permet de comprendre les conditions de possibilité des faits de langage.

SA : Là, c'est un problème de logique modale. C'est le même problème que j'ai avec Milner. C'est une question, par rapport, je dirais, au transcendantal : je dis, on va définir les conditions de possibilités. Je pars vraiment d'un théorème de logique modale qui est, ce qui est réel est *a fortiori* possible. Le réel est la partie du possible qui est advenue. Donc c'est de là qu'on part, et en fait, on construit les possibles comme des variations du réel. Vous voyez des idéalistes, à la Husserl qui font l'inverse. Ils essaient de *penser le réel à partir du possible*, mais cela vient de Leibniz en fait ; j'essaie de dire que c'est le possible qui détermine le réel. Je crois que ce qui me distingue d'un Herméneute c'est que je fais une distinction entre l'objet et je dirais le commentaire dessus qui est un autre objet.

JG : Je voudrais revenir à la question de l'hyperlangue, et de son rapport à l'événement. Là, tu introduis une nouvelle terminologie, en liaison avec la notion de langue empirique. Est-ce que tu as dit l'essentiel sur la question dans ton livre ? Peut-on établir d'autres liaisons autour de la notion d'hyperlangue ? Peut-on, par exemple parler d'événements d'hyperlangue, conférant ainsi à cette expression une qualité plus dynamique que statique ?

SA : Non, je parle d'événement linguistique, et pas d'événement d'hyperlangue. Je dis dans l'hyperlangue, il y a des choses, des grammaires, il y a des sujets et des événements. Qu'est ce qui peut exister ? Moi, je ne crois pas que les langues existent. Mais, donc, il y a quelque part une règle et on se comprend ou pas. Et je dis, essayons de voir si on ne peut pas constituer un concept qui totalise toutes les

possibilités. L'hyperlangue c'est un espace et comme tout espace cela se réduit aux objets qui l'occupent. Là-dessus j'ai une conception, vraiment, einsteinienne. L'hyperlangue ne se constitue que des sujets, quand je dis que c'est l'objet qui occupe l'espace, les sujets sont justement des objets. L'hyperlangue, c'est le réel. Tout ce qui se passe, se passe là-dedans, c'est là-dedans que l'on parle.

JG : Donc c'est un espace matérialiste, c'est du matérialisme.

SA : Et il n'y a de matérialisme que comme matérialisme mécaniste, point!

IVP : Oui, parce que chez les marxistes soviétiques, en tout cas dans la science soviétique c'était le matérialisme dialectique qui était la doctrine philosophique possible, avec cette idée de double essence, de dialectique de la matière, de l'être.

SA : Tout à fait! Mais le matérialisme dialectique est quelque chose qui n'est plus le matérialisme.

IVP : Oui, je suis absolument d'accord avec vous.

SA : Moi, j'en suis resté là-dessus à un physicalisme qui consiste à dire que l'ameublement dernier du monde est constitué par les entités dont notre théorie physique, la dernière dont on dispose, nous assure l'existence. Je ne sais pas trop si les quarks existent ou pas, supposons-le. Après cela, il y a des "strates" qui se construisent à partir de là et l'un des problèmes c'est que l'on peut être matérialiste, donc réductionniste ontologiquement sans être réductionniste au niveau de la structuration. Je pense par exemple que le niveau de la vie biologique a des règles propres qui ne sont pas déductibles des règles de la physique. Mais cela n'implique pas qu'il y ait des entités à ce niveau-là qui soient autres en dernière analyse que les entités de la physique. C'est la même chose pour le langage, et c'est pour cela que je parle au niveau du langage d'une structuration propre qui est de l'ordre du symbolique, il y a les rapports de compléments d'objet, il y a les accords, et des trucs comme ça... Un accord en genre et en nombre cela n'existe nulle part ailleurs que dans le langage.

JCC : La structure du symbolique n'est pas en désaccord avec les modalités nécessaires qui sont propres au langage.

SA : Oui. Vous avez des phénomènes, mais je ne me préoccupe même pas de savoir s'ils sont nécessaires ou pas. Je veux dire, vous

avez des phénomènes que vous ne trouvez que dans le langage, même si vous ne le retrouvez pas dans toutes les langues. Et je crois que c'est important de dire ça. Et c'est une des limites intrinsèques du problème des neurobiologistes.

Sonneries de téléphone

JCC : Mais ton hyperlangue est vraiment fédératrice...

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOTHA Rudolph P. (1968) – *The Function of the Lexicon in Transformational Generative Grammar*. The Hague, Mouton.
- CHOMSKY Noam (1961) – « On the Notion "Rule of Grammar" », in R. Jakobson (ed.), *Structure of Language and its Mathematical Aspects* (Proceedings of the Twelfth Symposium in Applied Mathematics, XIII, Providence, RI, 6-24), (trad. franç. *Langages*, 4, 1966 : 81-04).
- EDELMAN Gerald M. (1992) – *Biologie de la conscience*. Paris, Éd. Odile Jacob.
- HINTIKKA Jaakko (1994) – *Fondements d'une théorie du langage*. Paris, Presses universitaires de France.
- LECOURT Dominique (1997) – *L'avenir du progrès*, (conversation avec Philippe Petit). Paris : Textuel.
- MILNER Jean-Claude (1983) – *Les noms indistincts*. Paris, Seuil.
- PINKER Steven (1995) *The Language Instinct. How the Mind Creates language*, Harper Perrenial.